

frère John

« Je suis venu pour  
qu'ils aient la Vie »

Les pages qui suivent développent trois simples affirmations offrant un point de départ pour qui réfléchit sur le sens de la foi chrétienne.

## 1. La foi chrétienne est une Vie

Voici deux mille ans, ce qui a frappé les habitants du monde méditerranéen en voyant les premiers disciples de Jésus, c'est la vie qu'ils menaient. C'était la manière de vivre des premiers chrétiens qui parlait avant tout, parce que leur acceptation de Jésus comme Seigneur et Messie leur donnait un style de vie particulier. À beaucoup d'égards, certes, ces hommes et ces femmes vivaient comme tout le monde.

Un texte du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle dit : « Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. » (*Lettre à Diognète*, V, 1-2). Cependant, cette lettre poursuit : « Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares [et] se conforment aux usages locaux..., tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle » (*Ibid.*, V, 4). Leur façon de vivre les mettait à part, elle attirait les autres tout en portant les possibilités humaines presque à leurs limites. Les Actes des Apôtres décrivent une communauté de prière et de partage profonds (Actes 2, 42-47 ; cf. 4, 32-35 ; 5, 12-16) qui « avait la faveur de tout le peuple » (2, 47).

Ce portrait des premiers chrétiens peut nous sembler peu réaliste. Il est vrai qu'ailleurs dans son livre l'auteur ne tait pas les problèmes et les inconséquences de leur existence. Ici, toutefois, il veut souligner la spécificité de cette nouvelle doctrine. Celle-ci se distingue par sa capacité d'inspirer une vie « à contre-courant », qui contrastait avec nombre de valeurs de la société environnante, tout en parlant aux aspirations enfouies dans le cœur humain.

La priorité accordée à la vie remonte à Jésus lui-même. Le deuxième évangile commence en résumant son message :

Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est tout proche : changez vos cœurs et croyez à la Bonne Nouvelle. (Marc 1, 15)

Cette « bonne nouvelle » dit que Dieu est en train d'entrer dans le monde pour faire du neuf. Aux êtres humains, alors, d'accueillir ce message, de le prendre au sérieux et, ce faisant, de lui permettre de transformer leurs existences. Le verbe *metanoëô*, traduit en général par « se repentir » ou « se convertir », se réfère à un revirement dans l'orientation de base de la personne, qui fait qu'elle vit et agit autrement ; il évoque un changement de cœur et d'esprit qui conduit à un comportement nouveau.

Concrètement, que signifie cette « conversion » dans la vie des individus ? Marc nous donne une réponse dans les lignes qui suivent :

Comme il passait sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André, le frère de Simon, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs. Et Jésus leur dit : « Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, laissant les filets, ils le suivirent. Et avançant un peu, il vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, eux aussi dans leur barque en train d'arranger les filets ; et aussitôt il les appela. Et laissant leur père Zébédée dans la barque avec ses employés, ils partirent à sa suite. (Marc 1, 16-20)

Des pêcheurs ordinaires, surpris au milieu de leurs soucis quotidiens, entendent les paroles : « Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Sans doute ces hommes saisissaient-ils très peu le sens de ces paroles, mais ils comprenaient assez pour savoir que Jésus les appelait à un changement radical de métier et de vie. Peu à peu, suivant les traces de leur Maître, ils comprendront mieux qui il est et ce que signifie cette vie de disciple.

Remarquons en passant que ce portrait diffère beaucoup de celui des rabbins traditionnels, que d'éventuels disciples recherchaient pour s'asseoir à leurs pieds et apprendre à lire et à comprendre la Torah, la Parole révélée. Avec Jésus, l'accent n'est pas mis sur la lecture et la compréhension. Jésus appelle plutôt les gens à entrer dans ce que Dieu est en train d'accomplir, ici et maintenant, et qui s'exprime dans une nouvelle manière de vivre dans le monde.

Il est intéressant à cet égard d'examiner comment les disciples de Jésus se définissaient. Selon les Actes des Apôtres, le nom de « chrétien » est venu d'abord des autres (voir Actes 11, 26). Eux se décrivaient autrement. Luc raconte que Saul voulait arrêter des « adeptes de la Voie, hommes ou femmes » (Actes 9, 2). Dans ce livre, nous trouvons les expressions « la Voie du Seigneur » (18, 25), « la Voie du salut » (16, 17) et surtout « la Voie » sans la qualifier autrement (9, 2; 18, 26; 19, 9.23; 22, 4; 24, 14.22) pour décrire le fait d'être chrétien.

Cette façon de parler s'enracine dans les Écritures hébraïques. La métaphore de la « voie » s'applique souvent à la manière d'être et d'agir de quelqu'un. Dans la Bible hébraïque, les commandements divins ne sont pas appelés « les voies du Seigneur » (par ex. Psaume 119, 3; 25, 4) simplement parce qu'ils sont ordonnés par Dieu, mais parce qu'ils décrivent le comportement même de Dieu, que les humains doivent imiter pour entrer dans la vie véritable. Pour les chrétiens, ce chemin de vie n'était pas tracé par des mots écrits sur une page mais par une existence vécue dans le monde, celle de Jésus. En décrivant leur foi comme « la Voie », les premiers chrétiens expri-

maient leur conviction que leur vie vécue sur les traces de Jésus était une traduction en ce monde-ci de la vie même de Dieu.

Si la foi chrétienne est, tout d'abord, une manière de vivre, de mener son existence dans le monde, elle est en même temps une vie dans un autre sens aussi. Dans sa première Lettre aux Thessaloniens, Paul parle d'abord de la façon de vivre des croyants :

Nous nous rappelons en présence de notre Dieu et Père l'activité de votre foi, le labeur de votre charité, la constance de votre espérance, qui sont dus à notre Seigneur Jésus Christ. (1, 3)

Cela s'appelle « mener une vie digne de Dieu » (2, 12). Et Paul poursuit :

Nous ne cessons de rendre grâce à Dieu de ce que, une fois reçue la Parole de Dieu que nous vous faisons entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'hommes, mais comme ce qu'elle est réellement, la parole de Dieu. Et cette parole reste active en vous... (2, 13)

L'apôtre ne transmet pas seulement des paroles humaines faites de sons arbitraires, mais la Parole divine à l'œuvre en ceux qui croient. Il utilise le verbe *energeitai* : la Parole de Dieu est une force ou une énergie, identique à celle par laquelle Dieu a créé l'univers (cf. Genèse 1). Nous dirions aujourd'hui que cette Parole est performative : elle accomplit ce qu'elle annonce.

Ailleurs, Paul parle de l'Évangile comme de quelque chose qui « fructifie et se développe dans le monde entier »

(Colossiens 1, 6), une puissance extraordinaire en nous, celle qui a ressuscité Jésus d'entre les morts (voir Éphésiens 1, 19-20), donc une énergie irrésistible de vie. Le plus souvent, dans la Bible, cette énergie est identifiée à l'Esprit Saint, le Souffle même de Dieu. Jésus a agi « avec la puissance de l'Esprit » (Luc 4, 14; cf. 4, 1), manifestée avant tout dans sa résurrection (voir 1 Pierre 3, 18; Romains 1, 4) et, par sa mort et sa résurrection, il a communiqué cet Esprit à ses disciples (voir Jean 20, 22; Actes 2). Pour décrire la vie chrétienne en raccourci, Paul utilise parfois l'expression « vivre selon l'Esprit » (Romains 8, 4-5) et il encourage ses lecteurs à « se laisser mener par l'Esprit » (Galates 5, 16).

La foi chrétienne est ainsi, d'un côté, une façon de se comporter et, de l'autre, le don d'un dynamisme intérieur. Elle est la Vie même de Dieu, son Esprit, à l'œuvre dans le cœur humain et exprimée par une existence dans le monde. Pour l'Évangile, en plus, ces deux significations sont intimement liées entre elles. Le don d'une vie intérieure rend possible le comportement extérieur et celui-ci, à son tour, concrétise celle-là. Nous avons ici, en germe, la thèse de Paul dans ses lettres aux Galates et aux Romains : les disciples du Christ ne suivent pas un code écrit, leurs actions sont motivées par une loi intérieure écrite dans leur cœur, par la présence de l'Esprit de Dieu. Paul reprend et commente ainsi le thème biblique de « l'alliance nouvelle » entrevue par le prophète Jérémie (31, 31-34) et développée par Ézéchiel (36, 23-28). L'Évangile est ainsi aux antipodes d'une théorie ou d'une idéologie. La compréhension suit la vie, non pas le contraire.

En même temps, les croyants ont dès le début réfléchi sur la vie qu'ils menaient. Ils devaient « rendre compte de l'espérance qui était en eux » (cf. 1 Pierre 3, 15) et la distinguer d'autres voies. Souvent même, ce sont des vues fallacieuses ou incomplètes de l'Évangile qui ont motivé les croyants à en approfondir leur propre compréhension. Face à d'autres points de vue ils ont réalisé que, comme l'a dit Paul, « tel n'est pas notre usage, ni celui des Églises de Dieu » (1 Corinthiens 11, 16). L'opposition a favorisé une perception plus profonde et plus explicite.

Si, au début, la compréhension accompagnait la vie comme une sorte de contrôle, avec le temps l'équilibre entre la vie et la réflexion sur la vie a basculé. Cela est sans doute venu du fait que, au fur et à mesure que la nouvelle foi devenait plus acceptable, la spécificité de cette voie devenait moins manifeste. Les divisions de l'Église ont peut-être aussi concouru à affaiblir la valeur du vécu comme signe. Les dogmes proclamés ont ainsi remplacé le vécu comme mesure de l'orthodoxie. Finalement, on aurait pu se dire chrétien parce qu'on savait ce qu'il convenait de savoir sur Dieu et qu'on accomplissait les rites qui en découlaient tout en menant, à presque tous égards, une vie semblable à tout un chacun. N'est-ce pas une des raisons pour lesquelles l'Évangile n'a pas réussi à être une force efficace d'espérance et de paix dans notre monde ? Une redécouverte de la priorité de la vie semblerait être ainsi un pas nécessaire pour dépasser les divisions entre chrétiens et offrir un témoignage authentique à un monde en recherche de la vie véritable.

## 2. La foi chrétienne est une vie avec les autres

Peut-on cerner de plus près cette façon de vivre ? La *Lettre à Diognète* dit que, tout en vivant au milieu de la société comme tous les autres, les chrétiens « manifestent les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle ». Le mot « république », qui évoque la façon de vivre des disciples du Christ, traduit le vocable grec *politeia*, qui nous donne notre mot « politique ». La foi chrétienne est donc essentiellement une vie-en-société. La vie intérieure qu'elle offre conduit nécessairement à une nouvelle manière d'être ensemble – avec l'autre tout proche de moi et avec tous les autres qui habitent notre planète.

Cela est déjà évident au commencement de la vie publique de Jésus. Loin d'avoir des rapports individuels avec chacun de ses disciples, il fait d'eux un ensemble, une communauté. Et, presque dès le début, cette communauté relève d'une certaine structure, certes informelle mais visible, une série de cercles concentriques : tous les disciples, les Douze, trois amis intimes (Pierre, Jacques et Jean) et Pierre tout seul. Et quand Jésus envoie ses disciples proclamer l'Évangile, il les envoie deux par deux (voir par ex. Marc 6, 7), comme s'il voulait souligner le fait que la relation entre eux faisait partie du message à communiquer.

Après la mort et la résurrection de Jésus, les premiers chrétiens se sont rassemblés à Jérusalem et ensuite dans de petites communautés qui essaïmaient dans les villes de l'est du bassin méditerranéen. Ces communautés étaient formées de femmes et d'hommes d'origines linguistiques,

sociales et ethniques diverses, qui s'appelaient frères et sœurs. Cette pratique peut nous sembler assez banale, tant nous y sommes habitués. Cependant, si nous nous plaçons par l'imagination au premier siècle de notre ère, nous saisissons peut-être à quel point il était « extraordinaire » et « paradoxal » d'appartenir à une famille multiculturelle et multiethnique, définie uniquement par la foi en Jésus comme Messie.

Plusieurs études historiques, il est vrai, ont constaté l'importance d'associations de toutes sortes (*collegia*) dans le monde gréco-romain à l'époque des premiers chrétiens. Dans une société cosmopolite en pleine évolution, où une sorte de mondialisation rudimentaire – la *pax romana* – minait les liens traditionnels, ces associations devenaient une famille de substitution pour beaucoup. Néanmoins, elles n'évacuaient en général pas les différences sociales entre les individus, mais les maintenaient plutôt, voire les renforçaient <sup>1</sup>.

À cet égard, ce qui était unique dans l'entreprise des premiers chrétiens, c'était que leur vie commune était une traduction, dans la réalité sociale, du sens de l'existence de chacun en tant que disciple du Christ. Dans l'introduction de sa première Lettre, Jean le dit explicitement :

---

<sup>1</sup> « Les groupes chrétiens étaient beaucoup moins exclusifs quant à la stratification sociale et aux autres catégories sociales que les associations volontaires. Dans les associations il y avait un certain brassage de groupes sociaux... Nous trouvons rarement, toutefois, l'évidence d'une égalité de rôles parmi les différentes catégories ; pour la plupart, les clubs tendaient à réunir des personnes socialement homogènes. » – Wayne A. Meeks, *The First Urban Christians* (New Haven, Yale University Press, 2003), p. 79 (traduction de l'auteur).

Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie; – car la Vie s'est manifestée: nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue. (1 Jean 1, 1-2)

Si la foi chrétienne est une Vie, alors les premiers disciples ont découvert cette Vie qui est essentiellement la vie de Dieu lui-même (Jean l'appelle « la Vie éternelle »), manifestée dans l'existence de leur Maître Jésus. Et ils l'ont découverte non pas comme une abstraction, mais – par l'ouïe, la vue, le toucher – comme la plus concrète des réalités. Puis ils ont voulu la partager avec d'autres. Pourquoi ?

Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi soyez en communion avec nous. Quant à notre communion, elle est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. (1 Jean 1, 3)

On communique cette Vie pour créer une « communion », en grec *koinônia*, une vie partagée, une vie ensemble. Et Jean dit que cette vie partagée est en fait un partage de la Vie entre le Père et le Fils. La notion de *koinônia* se situe ainsi à l'intérieur de la divinité. Dieu n'est pas quelque déité lointaine, emmurée dans une sorte de solitude sublime. Au cœur du message chrétien se trouve la révélation de Dieu comme relation, vie partagée. Ici nous abordons la signification véritable de cette doctrine chrétienne primordiale, la Trinité, qui paraît si abstraite, compliquée ou même inutile à beaucoup. Dieu est communion et, si les croyants en ce Dieu s'efforcent de partager

leur vie avec d'autres, en commençant avec ceux qui ont une même foi, ils reflètent par là la vie divine au cœur de l'univers créé.

Et Jean de conclure :

Tout ceci, nous vous l'écrivons pour que notre joie soit complète. (1 Jean 1, 4)

Qu'est-ce que la joie, en définitive ? C'est la prise de conscience d'une vie vécue en plénitude. Quand nous sommes pleinement vivants et devenons entièrement les êtres que nous devons être, nous ressentons de la joie. Jean nous dit alors que cette expérience de vie partagée entre les humains et avec Dieu est une révélation du sens véritable de l'existence.

Cette conviction explique l'importance accordée par les autres lettres du Nouveau Testament, notamment celles de Paul, à la vie commune des croyants. Dans la Lettre aux Philippiens, par exemple, l'apôtre encourage ceux-ci à « mener une vie commune (*politeuesthe*) digne de l'Évangile du Christ ». Et il poursuit : «... tenez ferme dans un même esprit, luttant de concert et d'un cœur unanime pour la foi de l'Évangile » (1, 27). Et encore :

...mettez le comble à ma joie par l'accord de vos sentiments: ayez le même amour, une seule âme, un seul sentiment; n'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire, mais que chacun par l'humilité estime les autres supérieurs à soi; ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres. (Philippiens 2, 2-4)

Et dans la célèbre hymne de Philippiens 2, 5-11 qui suit immédiatement, Paul fonde ce comportement sur

l'exemple de Jésus lui-même. Être comme Dieu ne signifie ni dominer les autres ni accepter un statut privilégié, mais au contraire donner sa propre vie. Le sens de l'existence n'est pas de consolider le moi individualiste et isolé, mais de se réaliser dans une vie avec et pour les autres.

Grâce à la mort et à la résurrection du Christ, par lesquelles leur est communiqué son propre Esprit, les croyants connaissent un changement d'identité. Ils ne s'appartiennent plus (cf. 2 Corinthiens 5, 15 ; Romains 14, 7-9). Laissant derrière eux leur moi isolé, ils sont transformés en des « êtres pour les autres », des êtres de communion à l'image et à la ressemblance du Christ. Cette transformation ne s'accomplit pas en un clin d'œil, automatiquement ou magiquement ; elle est néanmoins réelle. Comment cela se réalise-t-il ? Dans son enseignement, Jésus se sert souvent d'images pour la décrire. La vie nouvelle qu'il offre est comme un grain de sénevé, ou un peu de levain. Lentement mais inexorablement, en faisant appel à notre coopération, elle dépasse les résistances intérieures et extérieures, nous transformant en ce que la Lettre aux Éphésiens appelle « une humanité nouvelle », où toutes les divisions sont abolies (voir Éphésiens 2, 11-22). Et cette nouvelle manière d'être humain s'exprime dans l'existence de communautés ouvertes à tous, où les disciples de Jésus vivent comme des frères et des sœurs ; ces communautés sont le signe et les prémices du désir de Dieu pour l'ensemble de sa création. Elles sont donc en même temps locales et universelles<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> « Un élément distinctif du christianisme des premiers temps est la façon dont la vie intime et étroitement unie des groupes locaux était vue comme faisant partie en même temps d'un plus grand mouvement ou entité, en fin de compte universel. » (Meeks, *op. cit.*, p. 75)

Cette perspective contraste radicalement avec notre situation actuelle. En Occident, au moins, l'individualisme bat encore son plein, quoique généralement dans un mode passif plutôt qu'agressif, bien conforme à une société de consommation. On imagine de nos jours que l'identité individuelle l'emporte sur les rapports avec les autres. Est-il étonnant que, sans base solide sur laquelle se construire, les relations dans le monde d'aujourd'hui soient extrêmement fragiles ? Quel ciment peut maintenir l'union d'individus indépendants, surtout quand surgissent des problèmes et des incompréhensions inévitables ?

Et, aujourd'hui, nos Églises offrent-elles un style de vie « extraordinaire et vraiment paradoxal », une vraie alternative à une société basée sur la compétition et la consommation ? Très vite, le virus de la division a contaminé la communauté chrétienne. Déjà aux premiers siècles, il n'était pas toujours facile de saisir ce nouveau mode d'être pour les autres et d'y entrer pleinement. L'insistance de Paul sur l'importance de la vie commune indique indirectement les difficultés de la mettre en pratique. La première Lettre de Jean témoigne d'une situation encore plus grave. Certains ont quitté la communauté, vraisemblablement avec la conviction d'être arrivés à un stade de la vie spirituelle où ils n'avaient plus besoin ni du soutien des autres ni d'une référence au Jésus historique. Ceux-ci étaient peut-être parmi les plus doués, humainement parlant, et bénéficiaient apparemment de l'estime de la société environnante (voir 1 Jean 4, 5). Jean pour sa part emploie un mot très fort à l'égard de ces « super-chrétiens » : il les appelle « antichrists » (1 Jean 2, 18-19.22 ; 4, 3). À ses yeux, en dépit de leurs prétentions et de leurs talents, ils n'ont rien

compris de l'œuvre du Christ parce qu'en détruisant la communauté qui est le signe de la nouvelle réalité qu'il a voulu établir sur la terre, ils sont en contradiction flagrante avec le cœur de son message.

Avec le passage des années, en plus de l'exode des individus et des groupes motivés par une compréhension différente de l'Évangile, des communautés entières se sont séparées. Cette propension à se définir en opposition aux autres et à se méfier de ce qui est différent a conduit à la création de « confessions » séparées qui se sont lancées des anathèmes au nom du Christ. Doit-on s'étonner qu'il soit devenu plus difficile pour beaucoup de voir dans l'Église chrétienne la nouveauté de l'Évangile ? Plutôt que d'offrir une alternative claire, les chrétiens ont semblé simplement reproduire les divisions du monde environnant. Il est urgent, alors, de redécouvrir l'Église comme un seul corps, la famille universelle de Dieu, le signe qui anticipe, pour la race humaine, une nouvelle façon de vivre ensemble. Il faut réimaginer l'amour chrétien comme une force qui réconcilie les oppositions et crée une communauté à partir d'hommes et de femmes les plus divers, afin que la vie de cette communauté puisse rayonner une puissance d'attraction capable de transformer les cœurs et de favoriser un avenir de paix pour notre planète.

### 3. La foi chrétienne transforme notre compréhension de la mort

Notre dernière thèse est sans doute la plus difficile. Elle est pourtant essentielle, puisqu'elle sous-tend les deux autres. La voici : la foi chrétienne transforme notre compréhension de la mort. Est-il surprenant qu'il faille explorer le sens de la mort pour parler de la vie comme il convient ?

C'est devenu une banalité de dire que la mort est le grand tabou de nos jours, tout comme la sexualité l'était autrefois. Les causes de ce fait remontent loin dans le temps. Ernest Becker, dans un livre publié en 1973 et qui a fait date, *The Denial of Death* (« Le Dénier de la mort »), expliquait la civilisation humaine à partir de cette constatation. Il soutenait que la plupart des activités humaines avaient comme mobile principal d'exorciser le spectre de notre disparition. L'espèce humaine est la seule à savoir que son existence terrestre aura une fin, sans pouvoir concevoir ce que cela signifie. Selon Becker, la culture humaine est une vaste entreprise par laquelle nous nous convainquons de notre immortalité par toutes sortes de moyens, malgré l'évidence incontestable qu'un jour nous mourrons tous.

La mort est loin d'être absente du Nouveau Testament. Le symbole du christianisme pour la plupart des gens est la croix – supplice, symbole d'une mort atroce. Ceux qui regardent plus loin verront toutefois que, par elle-même, la croix n'exprime pas l'essence du message chrétien. Au cœur de cette foi se trouve la Bonne Nouvelle de la résurrection, d'une vie plus forte que la mort. En fait, la première expression de cette Bonne Nouvelle est vraisemblablement

un seul mot, *anestê* (« Il est ressuscité ! » cf. 1 Thessaloniens 4, 14). Cependant, depuis presque la première heure, la proclamation de la résurrection a été liée à la mort de Jésus sur une croix : « Le Dieu de nos pères a ressuscité ce Jésus que, vous, vous aviez fait mourir en le suspendant au gibet » (Actes 5, 30 ; cf. 1 Corinthiens 15, 1-5).

Si la foi chrétienne est une Vie, alors il est normal que l'exaltation de la vie, voire la vie avec les autres, s'y trouve au centre. Pour les Juifs du temps de Jésus, la résurrection n'était pas la réanimation d'un seul individu mais l'événement qui inaugurerait l'âge à venir, quand tous les hommes (ou tous les justes) habiteraient « de nouveaux cieux et une terre nouvelle... où la justice demeurera » (2 Pierre 3, 13). Mais quelle est la relation entre cette vie et ce qui semble être son contraire absolu, la mort ? Pourquoi la croix occupe-t-elle une telle place dans la prédication chrétienne ? Et quelle est sa place au juste ?

Une interprétation humaine de la mise à mort de Jésus y verrait un échec, ou le signe de l'impuissance du bien. Jésus prendrait ainsi sa place dans la longue ligne de ceux qui ont essayé de témoigner de Dieu dans un monde où le bien semble inévitablement vulnérable et éphémère.

Cependant, à la lumière de la résurrection, cette interprétation de la croix ne peut pas être définitive. La mort de Jésus ne pourrait pas signifier la victoire finale du mal. En s'efforçant de saisir le sens le plus profond de cette mort, ses disciples ont dû chercher dans les Écritures. Et ils ne manquèrent pas de tomber sur un passage énigmatique qui semblait correspondre de façon surprenante à ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux. Le chapitre 53 du livre d'Isaïe parle d'un être mystérieux dont la vie semble avoir

été un échec, voire une malédiction. Il a connu la souffrance et la mort comme quelqu'un loin de Dieu. Il était pourtant innocent. Plus encore, sa destinée avait une signification secrète. « Il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison » (Isaïe 53, 5). À la fin du poème, la signification véritable de cette vie et de cette mort est révélée : il a été le Serviteur de Dieu, réalisant de façon paradoxale les dessein divins sur la terre.

Ce texte présente la souffrance et la mort comme un langage utilisé par Dieu pour exprimer le sens véritable de l'existence. Une vie authentique ne consiste pas dans la possession, dans le fait de rester attaché à tout prix à ce qu'on a gagné ou atteint. Elle se trouve plutôt dans une solidarité avec les autres et dans une réponse au mal par le bien (cf. 1 Pierre 2, 22-25). En un mot, elle est dans le don de soi par amour. Selon Jésus, il n'y a pas de plus grand amour que de « déposer sa vie pour ses amis » (Jean 15, 13). La bonne nouvelle de la résurrection, en révélant une Vie plus forte que la mort, nous libère de la peur et nous permet de découvrir, dans l'acte de mourir, un sens plus profond. Dorénavant, cet acte se révèle non comme la fin de tout espoir mais comme une expression possible du don de soi, un signe de l'amour et donc de la vie. La vie et la mort apparaissent ainsi non comme des réalités opposées, mais comme deux faces d'une seule et même médaille. Si la vie véritable se trouve dans une existence avec d'autres, elle semble comporter une forme de mort à soi-même.

À la lumière de la résurrection, la mort du Christ manifeste la loi de son être. Jésus exprime cette « loi » par une image simple mais révélatrice :

Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. (Jean 12, 24)

Pour faire bref, appelons dorénavant la compréhension chrétienne de la mort « la loi du grain de blé ». Cette loi affirme que l'acte de mourir est en fait l'autre face de la vie, la face sombre, la rupture avec le connu qui rend possible un nouveau commencement, une communion plus vaste. L'accomplissement, pour une semence, serait-il de demeurer semence à tout jamais ? La chenille pourrait-elle saisir par avance le besoin d'entrer dans le tombeau du cocon afin de sortir comme papillon ? Le désir de rester attaché au bien déjà atteint finit par être l'obstacle le plus grand d'une vie en marche, d'une vie qui dépasse toujours ce qu'on peut imaginer.

Cette « loi » se trouve sur les lèvres de Jésus dans tous les évangiles : « Qui cherchera à épargner sa vie la perdra, et qui la perdra la sauvegardera » (Luc 17, 33 ; cf. Marc 8, 35 ; Matthieu 16, 25 ; Jean 12, 25).

Elle jette aussi une lumière sur notre existence naturelle sur la terre. La première expérience que nous en faisons est notre naissance. De façon paradoxale, la naissance est la première mort que nous connaissons – une séparation du paradis du ventre maternel, décrite par certains psychologues comme le premier traumatisme de la vie humaine. Et voilà que c'est cette « mort » qui rend possible la vie. En fait, la nostalgie de rentrer dans le sein maternel est le véri-

table ennemi de la vie : tentative illusoire de retourner en arrière, d'arrêter le flux du temps, d'annuler l'histoire.

L'histoire du salut dans la Bible commence elle aussi par une sorte de mort :

Le Seigneur dit à Abram : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction ! Je bénirai ceux qui te béniront, je réprouverai ceux qui te maudiront. Par toi se béniront tous les clans de la terre. » Abram partit, comme lui avait dit le Seigneur... (Genèse 12, 1-4)

La plénitude de la vie, en langage biblique la bénédiction, exige un départ qui est tout sauf confortable. Qu'est-ce qui permet de quitter ainsi le monde connu, sinon la confiance en Celui qui fait une telle promesse ? Cette confiance, en nous enracinant dans la certitude d'une vie qui dépasse la mort, permet de laisser derrière soi le familier et de se mettre en route vers l'inconnu avec Celui qui promet. Le Nouveau Testament ne se trompe pas en voyant en Abraham le modèle de la foi (voir Hébreux 11, 8-12).

Le récit de l'Exode, au cœur des Écritures hébraïques, reprend ce thème. Les Israélites sont libérés d'une existence inauthentique et reçoivent la promesse d'une terre d'abondance. Mais entre la terre d'esclavage et la terre promise se trouve le désert, et là les choses se compliquent. Face aux difficultés de cette traversée, la grande tentation est de rebrousser chemin : cela s'accompagne d'une fausse vision nostalgique de ce qu'on a quitté (voir Nombres 11, 4-6) et d'une caricature des intentions divines (voir Exode 17, 3).

L'essence de ce qu'on appelle le péché ne se trouve-t-elle

pas dans le fait de vouloir s'accrocher à un bien partiel en essayant vainement de remplir le vide en nous ou d'éviter les rigueurs de la recherche ? Une telle attitude révèle un manque de confiance, l'incapacité ou le refus de croire que, en abandonnant nos consolations provisoires et en nous mettant en route avec Dieu, nous trouverons un bien infiniment plus grand. Nous sommes appelés à entrer dans la plénitude de la joie mais, incapables d'y croire, nous nous contentons de miettes et nous imaginons que Dieu veut nous ôter même ces miettes ! En cela nous sommes comme des enfants auxquels les parents interdisent de manger des sucreries avant le repas de Noël et qui considèrent cela comme une punition.

À travers les siècles, le Dieu de la Bible a donc tenté de montrer à son peuple que le fait de mourir n'est pas le contraire de la vie, que le chemin vers le bonheur demande des départs successifs par lesquels nous lâchons nos acquis pour recevoir encore davantage. L'obstacle véritable à la vie n'est pas le fait de mourir mais, paradoxalement, la tentative de posséder la vie et le refus d'aller de l'avant pour entrer dans une vie plus grande qui ne peut jamais être connue à l'avance. Vivre, c'est être en chemin ; quand nous voulons en arrêter le cours, la vie se mue en mort spirituelle, la seule véritable. Ce qui nous retient, en fin de compte, c'est la résistance à croire que Dieu veut notre bonheur, qu'au cœur de l'univers se trouve une Présence d'amour qui bannit toute peur.

La vie de Jésus récapitule toute cette dynamique. En venant proclamer la plénitude de la vie, ici et maintenant, dans une relation avec Dieu accessible à tous (« Le Règne de Dieu est à la porte ! »), Jésus attire la colère de ceux qui

ne sont pas prêts à abandonner leurs acquis. Pour maintenir leurs privilèges, il faut faire disparaître le trouble-fête. Jésus, pour sa part, ne veut rien garder. Il avance dans une confiance simple en celui qu'il appelle Abba, même lorsque cette confiance n'a rien de facile, comme à Gethsémani. Parce que la loi de son existence est le don de soi, même une mort atroce peut devenir le langage qui exprimera son identité. En consentant à cette mort et en permettant ainsi à Dieu de révéler sa présence même en ce lieu de ténèbres, Jésus ouvre une fois pour toutes le chemin vers la plénitude de vie. Comme l'exprime la Lettre aux Hébreux, le Christ a partagé notre condition humaine jusqu'à la mort « afin d'affranchir tous ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort » (2, 14-15).

Nous pouvons voir toute la Bible, en définitive, comme un exercice pédagogique de la part de Dieu pour nous inculquer la loi du grain de blé. Dieu désire pour nous la vie en plénitude, cette vie qui consiste en une communion avec lui et avec les autres ; c'est ce que nous désirons aussi au tréfonds de nous-mêmes. Ce désir au fond de notre être, c'est lui qui nous met en chemin sans pour autant nous conduire directement au but. Entre l'appel à se mettre en route et la terre promise se trouve le désert. Pour le traverser, il faut faire confiance à Celui qui nous appelle et nous accompagne, il faut aussi savoir que les difficultés font partie du chemin. Sinon, nous cherchons soit à retourner en arrière soit à nous installer. Le retour est impossible : un ange muni d'un glaive fulgurant barre le chemin. Et qui pourrait élire domicile dans les mornes étendues de la steppe ? Pour cette raison, dit encore la Lettre aux Hébreux :

Voilà donc pourquoi nous aussi, enveloppés que nous sommes d'une si grande nuée de témoins, nous devons rejeter tout fardeau et le péché qui nous assiege et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus, qui au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une croix, dont il méprisa l'infamie, et qui est assis désormais à la droite de Dieu. (12, 1-2)

\*\*\*

Concluons en rappelant nos trois thèses et en tâchant de montrer plus clairement le rapport entre elles.

Nous sommes partis de l'affirmation que la foi chrétienne est une Vie. Elle n'est donc pas une réalité de second ordre, c'est-à-dire une réflexion sur la vie, une compréhension de la vie, une philosophie, une idéologie ou même une théologie, mais une réalité simple, de premier ordre : un vécu. Plus précisément, elle est une façon de vivre et en même temps ce qui rend cette vie possible, un dynamisme intérieur. Ce dynamisme, cette vie intérieure est la Vie même de Dieu, son énergie pleinement personnelle, connue dans la Bible comme l'Esprit Saint. Le Nouveau Testament nous montre cette Vie pleinement présente en Jésus de Nazareth, celui qui est venu dans la plénitude de l'Esprit et qui nous a communiqué cet Esprit par sa vie, sa mort et sa résurrection.

En second lieu, cette Vie est, avant tout, une vie avec les autres. La vie véritable est une vie partagée ; au fond de nous-mêmes nous appartenons à Dieu et à sa création, et donc à nos semblables. L'éthique suit l'ontologie : si nous sommes un dans le Christ, alors notre manière de vivre doit tenter de le refléter. Sinon, nous acceptons comme

inévitabile une contradiction permanente entre notre identité véritable et notre moi empirique.

En dernier lieu, cette Vie ne peut pas être détruite par la mort. Au contraire, elle est victorieuse de la mort en révélant la vraie signification de celle-ci dans le dessein de Dieu et en ôtant ce que Paul appelle son « aiguillon » (cf. 1 Corinthiens 15, 55-56). Quand la peur est exorcisée par l'amour, l'acte de mourir se montre comme l'autre face de l'acte de vivre, expression de confiance et d'amour par laquelle nous nous abandonnons au mouvement de la Vie. C'est que Dieu nous invite constamment à quitter nos acquis pour entrer dans la « danse » d'une communion plus grande. Comme a dit Grégoire de Nysse, ce maître chrétien du IV<sup>e</sup> siècle : avec Dieu nous allons « de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin ».

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France  
DL 1132 — juillet 2012 — ISSN: 2101-731X — ISBN: 9782850403187  
Achevé d'imprimer en août 2012 imprimerie — Bureautique 71, 71000 Mâcon